



MANTOVANI/GALLIMARD

Carole Martinez aime qu'une métaphore génère une histoire et s'abandonne volontiers à ce jaillissement.

## Des roses fauves et foisonnantes

**D'**une plume alerte, fleurie, et nourrie de nombreuses métaphores, l'auteure du *Cœur cousu* (Gallimard, 2007) semble poursuivre l'une des histoires de ce premier roman, qui lui a valu le Renaudot des lycéens. Entre seize autres prix! Elle obtiendra, en 2011, le Goncourt des lycéens pour *Du domaine des murmures*, et figurera, cette année, dans la première liste des nommés au Goncourt, pour ce récit transgénérationnel, né d'une coutume espagnole. C'est dire l'attente du lecteur...

### À l'approche de la mort

Dans la sierra andalouse, quand une femme sentait la mort venir, elle brodait un coussin en forme de cœur qu'elle bourrait de bouts de papiers sur lesquels étaient écrits des secrets. À sa mort, sa fille aînée en héritait avec l'interdiction de l'ouvrir. La lectrice de *Cœur cousu* qui a confié cette tradition à l'auteure croyait qu'elle la connaissait et s'en était inspirée pour l'histoire de Frasquita, capable de recoudre les blessures des chairs et les déchirures des âmes au petit point.

Pur hasard, en réalité, qui donnera à *Roses fauves* ★★ ce parfum d'étrangeté, de réalisme magique, dans la lignée de Márquez, avec ces femmes qui naissent de cadavres, ces ronces angoissantes, ces cœurs brodés qui s'ouvrent seuls...

Que peut écrire une femme au seuil de la mort?, s'est interrogée la romancière dont le double habite le livre. La narratrice part en effet s'isoler à Trebouailles, petit village breton dans le pays Gallo, pour écrire un roman inspiré de *La Barbe bleue*, où elle rencontre Lola, une postière qui boite, mène une vie d'ascète et cultive son jardin. Seul un petit coin restera sauvage, comme les ronces et roses indomptables. *"Je suis pleine d'une soleá chantée par un jeune mort, de milliers de roses famines et d'un mélange de tristesse."*

Trois cœurs de femmes battent dans celui de sa vieille armoire bretonne. L'un d'eux craque. N'est-il pas temps de l'ouvrir et de découvrir ses secrets, de se demander si la vie des aïeules de Lola, qui se nomme également Dolorès, prénom aussi chargé que la douleur, déterminera la sienne? Si l'histoire familiale bégaiera? La Barbe bleue attendra pendant que le lecteur s'immiscera, au risque parfois de se perdre, dans ce récit touffu, dont l'écriture et les personnages séduisent toujours autant.

L. B.

→ *"Les Roses fauves"*, Carole Martinez, Gallimard, 347 pp., env. 21 €, version numérique, 14,99 €. *En Ecoutez lire*, "Les Roses fauves" est lu par Françoise Gillard de la Comédie-Française. 7h30 d'écoute, 21,90 €.

qui me donne envie de continuer. Quand je me lance dans l'écriture, je suis conduite ailleurs. Une métaphore génère parfois une histoire et je m'abandonne à ce jaillissement. C'est ce qui me touche dans l'écriture, la possibilité que les choses adviennent comme cela et qu'elles soient ordonnées après. Il s'agirait d'ailleurs plus d'un jardin à l'anglaise qu'à la française. J'aime l'aventure de l'écriture, qui ressemble à un voyage et une forme de liberté que je trouve sublime. Je laisse au lecteur des romans pleins de trous. Il a lui aussi un travail de création à faire. C'est souvent le cas en écriture.

### Vous marquez un grand intérêt pour les contes et l'oralité. D'où vous vient-il?

Je suis issue d'un monde de l'oral. Ma grand-mère paternelle était la première à savoir écrire. Elle était conteuse, héritière d'une tradition orale. J'ai quasiment été élevée par elle, et la parole dite, racontée, avait pour moi un sens considérable. Il y avait une sorte de poésie de l'oralité et du mot dit. Ses prières en espagnol étaient pleines de possibilités merveilleuses. J'aime l'idée qu'il y a dans le conte une modestie, une simplicité. Il n'est jamais figé. On peut le reprendre toujours. Tout est possible. C'est une matière extrêmement plastique, qui parle aussi à l'enfant, et nous accompagne durant toute notre vie. J'aime le merveilleux dans le conte, car il y a quelque chose de très simple, qui fait référence à un univers presque populaire.

### Bien que nés du conte, votre récit et votre langue sont très écrits...

C'est le passage à la littérature, travailler des images à travers le mot pour trouver un lien entre les images du

conte et une langue qui serait un peu poétique, sensuelle.

### Comme dans "Le Cœur cousu", vous proposez dans "Les Roses fauves" une belle lignée de femmes dotées d'un sacré tempérament, libres, autonomes et indépendantes...

Quand j'étais gamine, cela ne me dérangeait pas de lire des romans où les hommes tenaient le centre. J'ai été d'Artagnan, Julien Sorel, sans problème, mais j'avais manqué de personnages féminins, à part au théâtre. Aujourd'hui, j'ai envie de proposer à chaque fois des personnages féminins au centre, pleins de contradictions, de cruauté, d'incertitudes, de doutes, de terreur... Mettre les femmes au cœur de mes romans me plaît d'autant plus qu'il y avait beaucoup de silences, et j'ai trouvé passionnant d'aller fouiller là-dedans, notamment dans la parole des anciennes. Les femmes m'inspirent, comme certains sculpteurs aiment les corps masculins. Le féminin est une grande source d'inspiration sur le plan littéraire et j'aime infiniment bâtir et construire des personnages féminins. D'ailleurs, la narratrice, mon double, tombe quasiment amoureuse de l'héroïne.

### Vous vous intéressez également au théâtre. Cette passion explique-t-elle la présence, dans votre roman, des tricotseuses, au bureau de poste, que l'on pourrait comparer au chœur des tragédies grecques?

Tout à fait. Je voulais le cœur des coussins et le chœur des postières, comme une chorale, comme des fils qu'on peut tirer. On est à la fois écrits et fabriqués par notre histoire familiale et par notre environnement, par la rumeur, par ce que la communauté veut de nous. J'avais envie qu'il y ait un secret familial dans les cœurs et dans cet autre chœur.